

Marie Emmanuel Crahay

Nos soixante années au Brésil

Un sacerdoce vécu au féminin



KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

Ce livre nous introduit dans l'histoire des Auxiliaires du Sacerdoce, une congrégation fondée entre les deux grandes guerres du XX^e siècle. Marie-Emmanuel Crahay nous en rappelle les commencements et nous raconte les premiers développements de cette petite société dont la pratique religieuse et les engagements sociaux vont se révéler précurseurs. D'emblée, l'ouvrage est centré sur le Brésil qui va devenir l'un des terrains d'action des sœurs Auxiliaires.

Renée Delorme part en 1956 pour vivre dans une favela de Rio. Bien qu'ayant quitté la congrégation, elle entraîne dans son sillage trois sœurs qui vont vivre comme elle hors communauté. Après Rio, il y aura l'Amazonie et le Nordeste. Les chapitres du livre enchaînent le récit de ces pionnières qui travaillent dans la santé et l'éducation, et s'insèrent dans les communautés de base.

Une question affleure à la lecture des pages et que traduit le sous-titre : un sacerdoce vécu au féminin. Le sacerdoce est-il une fonction hiérarchique ou une dimension de la vocation baptismale commune à tout chrétien ? Depuis sa fondation en 1926, la congrégation connaît cette tension. Les prêtres qui accompagnaient la fondatrice, Marie Galliod, ont pesé de tout leur poids pour que Rome reconnaisse la société avec le but « d'aider le clergé dans son action apostolique ». Peu à peu et surtout à la lumière de Vatican II, les sœurs Auxiliaires se sont affranchies du cadre paroissial pour vivre leur sacerdoce « dans les rues, dans les maisons, sur les places publiques, dans les écoles et les œuvres », comme l'avait rêvé leur fondatrice. Ces pages les montrent au Brésil et ailleurs au coude-à-coude avec le peuple, partageant ses joies et ses espoirs, ses luttes et ses peines.

KARTHALA sur Internet : <http://www.karthala.com>

Paielement sécurisé

© Couverture et cahier photos : Institut des Auxiliaires du sacerdoce
et Gérard Aleton.

© Éditions KARTHALA, 2016

ISBN : 978-2-8111-1736-8

Marie Emmanuel Crahay

Nos soixante années au Brésil

Un sacerdoce vécu au féminin

Préface d'André de Witte
évêque de Ruy Barbosa

Avant-propos de Robert Dumont

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS



REMERCIEMENTS

La rédaction de ce livre n'aurait pas eu lieu sans ses prémisses. Françoise Vernochet a patiemment rassemblé les documents à sa disposition de l'histoire des Auxiliaires du Sacerdoce au Brésil. Elle les a ordonnés et complétés de sa propre expérience de 40 ans d'accompagnement, dont 10 ans vécus dans la Bahia. Ce dossier n'était pas destiné à la publication mais à garder la mémoire de l'histoire. Je me suis amplement servi de cette manne, sans toujours la citer ... Que Françoise me pardonne et surtout qu'elle soit remerciée.

Françoise s'est fait aider par l'historienne Claire Prévotat et par Gérard Aleton, ami de longue date des auxiliaires brésiliennes. Devant l'intérêt des témoignages collectés, Gérard a estimé avec Robert Dumont, des éditions Karthala, qu'il valait la peine de tenter l'édition d'un livre à partir de ce matériau de qualité. Avec notre supérieure Catherine Chévrier, ils ont fait appel à moi pour la rédaction. Tous ont été pour moi des interlocuteurs exigeants, efficaces et agréables !

Mes remerciements vont également à mes sœurs du Brésil souvent sollicitées. En particulier Marie Jo Grollier dont les 36 ans de Brésil ont fait un témoin privilégié de cette histoire. Merci à mes soeurs brésiliennes dont les témoignages sont précieux. Elles m'ont encouragée, corrigée, complétée. Merci à Dom André De Witte dont la préface confirme le soutien sans faille apporté aux religieuses insérées.

Suite à une visite de Gérard Aleton aux sœurs de Salvador de Bahia, est née en 2009 l'Association franco-brésilienne « Du levain pour demain ». Elle publie un bulletin, répertorié « LPD »

NOS SOIXANTE ANNÉES AU BRÉSIL

et accessible sur le net, en partie rédigé par des Auxiliaires, en partie par des amis et des relations de Gérard qui l'enrichissent de leurs connaissances et expériences. Je dois beaucoup à ces pages pour le récit des dernières années.

Mes autres sources sont les documents gardés précieusement dans les archives de la congrégation. Merci aux sœurs archivistes qui se sont succédé pour leur travail patient et caché sans lequel il ne serait pas possible d'écrire ni de saisir le sens de l'histoire. Merci à ma communauté d'Aime qui a paré à mes absences et à mon indisponibilité régulière, en particulier à Michelle Nigay. Notre compagnonnage a été nourri de ses souvenirs colorés et de son attachement à la terre brésilienne.

Marie Emmanuel Crahay
Aime, 15 août 2016

Préface

En 1976, je suis arrivé au Brésil dans la Bahia, comme prêtre *Fidei donum*¹ pour le diocèse d'Alagoinhas. J'ai vécu et travaillé avec des missionnaires venus de l'État de Santa Catarina dans le cadre de la solidarité avec le Nordeste, d'autres étaient étrangers comme moi. Nous étions prêtres, religieux ou laïcs, tous disciples du Christ, tous missionnaires au service du Royaume de Dieu.

Quand une congrégation envoyait une communauté prête à s'insérer dans une paroisse, le curé, heureux de les accueillir, remerciait le ciel et les sœurs qui allaient le seconder. Comme coordinateur de la pastorale, je soulignais combien sœurs et prêtres allaient contribuer à la mission ecclésiale.

Appelé à être le nouvel évêque de Ruy Barbosa en 1994, j'ai rencontré parmi les quelques communautés de sœurs insérées dans la population, les Auxiliaires du Sacerdoce. Elles étaient à Utinga, paroisse du Seigneur Bon Jésus. Dans leur travail avec d'autres congrégations, j'ai vu de près et je vois encore leur vie partagée avec le peuple, le travail accompli, leur sens ecclésial et missionnaire. Je vois aussi comment le peuple chrétien réagit et accueille cette présence. Il se sent valorisé, invité à participer activement, à chanter « Nous allons réaliser le projet de Dieu », mais aussi à se retrousser les manches et à mettre la main à la pâte.

1. Dom André De Witte est originaire du diocèse de Gent (Gand) en Belgique

La mission d'évangélisation de l'Eglise se réalise en marchant sur deux jambes : la première, la formation du peuple de Dieu, touche notre identité et recouvre son aspect intra-ecclésial, de l'initiation biblique jusqu'au denier de l'Eglise. La deuxième, aussi ecclésiale et importante que la première : la participation à la construction d'une société juste et solidaire en vue du Royaume définitif. C'est la continuité même de la mission du Christ venu pour que « tous aient la vie et la vie en abondance » (Jn 10,10) La coresponsabilité de tout le peuple de Dieu pour l'unique mission incite à relever le défi d'une pastorale d'ensemble articulée aux différentes contributions spécifiques. En Jésus Christ, « le prêtre véritable qui s'offre toujours pour nous tous » (Prière eucharistique V), baptisés, ordonnés ou consacrés nous sommes appelés à être, d'une certaine manière, auxiliaires de son sacerdoce. La présence des sœurs et leur manière de travailler en Eglise rendent cela plus clair et nous interpelle.

Dans ce livre, Sœur Marie Emmanuel Crahay nous présente la vie et la mission des Auxiliaires du Sacerdoce au Brésil. Elle nous permet, non seulement de connaître leur histoire dans tel ou tel diocèse, mais aussi tout leur parcours dans l'espace et le temps. Elle montre en détails la vie et le travail dans l'Eglise et la société (même la participation au Forum Social Mondial avec la « Contribution de la vie religieuse à la construction d'un autre monde possible² ». Elle montre comment les Auxiliaires ont affronté les défis de l'inculturation et de la formation des jeunes vocations dans la réalité locale et dans la structure de l'institut.

Une autre richesse est de faire la connaissance de personnes présentes dans les lieux où elles ont vécu, avec des faits réels et touchants, comme des touches de pinceaux sur une palette. Tout est décrit dans l'ambiance du moment, dans la conjoncture socio-politique et ecclésiale de l'époque. Tout cela, bien sûr, dans l'histoire humaine vue comme l'histoire du salut auquel nous sommes tous appelés dans l'évangélique option pour les pauvres. Quelle richesse dans les références au Concile Vatican II, aux conférences générales de l'Episcopat latino-américain et des Caraïbes, aux paroles du Pape et de plusieurs évêques et

2. Titre de l'intervention d'Anne Roy au Forum Mondial de Porto Alegre en 2005.

théologiens. Nous percevons aussi le cheminement de l'Eglise, l'accent mis sur les communautés de base n'est plus unanime, beaucoup sont attirés par les mouvements charismatiques.

Divers questionnements parcourent également le livre : celui des Auxiliaires sur le futur de la mission, de la vie religieuse, des vocations, du sacerdoce, sur leur méthode de travail, l'accueil et la formation des sœurs brésiliennes. Le dernier chapitre en souligne quelques-unes et les soumet à notre réflexion.

Je remercie Dieu qui fait des merveilles dans l'humilité de ses servantes ; je remercie les Auxiliaires qui les font se réaliser en cheminant avec les pauvres. Je remercie Sœur Marie Emmanuel dont le livre ouvre un regard large sur l'histoire des Auxiliaires au Brésil dès l'origine et dans une vision de foi engagée. Je fais le vœu que beaucoup puissent, par ces récits, être touchés et provoqués dans leur vie et leur mission.

† André de Witte,
Bispo (Evêque) de Ruy Barbosa – BA

Avant-propos de l'éditeur

À travers les récits de vie de ces femmes, « Auxiliaires du Sacerdoce » selon leur dénomination, se révèlent des enjeux qui concernent non seulement la vie de leur congrégation mais aussi des manières d'être et de fonctionner de toute l'Église. C'est sur ces dimensions de ce livre que nous souhaiterions attirer l'attention du lecteur afin qu'il prenne toute la mesure de ce qu'il porte en lui.

Auxiliaires du clergé ou du sacerdoce ?

En tout premier lieu, l'auteure, Marie Emmanuel Crahay, par une construction en mode d'inclusion entre le premier et le dernier chapitre, révèle la difficulté majeure, pour ne pas dire l'ambiguïté de cette dénomination. Elle nous apprend qu'en 1926, Rome reconnaît la congrégation naissante sous le nom de *Petites Auxiliaires du clergé*. De son côté, Marie Galliod, la fondatrice, parlait des *Auxiliaires du Cœur de Jésus Prêtre*. Puis en 1932, elle parlera du *Cœur sacerdotal du Christ* qui embrasse l'humanité entière. Enfin, en 1983, lors d'un chapitre général, les sœurs se reconnaîtront sous le vocable d'*Auxiliaires du Sacerdoce*. Pourquoi ces déplacements successifs et que signifient-ils ?

Ils sont le fruit d'une tension entre l'intuition d'une jeune fille pour qui le sacerdoce n'a d'autre source que l'amour du Christ pour l'humanité et implique un don de soi inconditionnel, et la visée des deux prêtres qui vont l'accompagner et pour qui « aider

les prêtres » était la première nécessité. Entre une intuition plus « christo-centrique » et une visée plus « ecclésio-centrique », c'est cette dernière qui a gagné dans un premier temps.

Retenons pour nous que l'intuition de la jeune fondatrice est en avance sur ce que Vatican II affirmera en mettant en avant la « vocation baptismale » de tout membre du « Peuple de Dieu » et de « l'Eglise toute entière ministérielle », avant de parler de son organisation hiérarchisée. (Cf. la structure de la Constitution *Lumen Gentium* sur l'Eglise de 1964¹). Sous-jacente à l'ambivalence, voire à l'ambiguïté des mots, notons la modernité de la démarche.

Renée Delorme, puis plusieurs sœurs « pionnières »

Une deuxième dimension ressort de ce livre qui renforce ce que nous venons de voir.

La première à partir au Brésil, Renée Delorme, avait décidé de quitter la congrégation et n'avait pas renouvelé ses vœux en 1949. « Problème de santé ? Pressentait-elle au contraire que son charisme serait gêné ou ralenti par les contraintes d'une communauté religieuse ? On peut le penser, mais elle ne le vivra pas comme une rupture »², écrit l'auteure de ce livre. Elle

1. À noter le conflit qu'à provoqué la rédaction de cette Constitution. Le schéma initial rédigé par la curie romaine l'avait construite selon ce qui était à cette époque la conception de l'Eglise – à savoir ; une hiérarchie descendante ; le pape, les évêques, les prêtres et enfin les laïcs –, tandis que les Pères conciliaires ont retourné l'ordre des facteurs inscrivant « Le mystère de l'Eglise » (ch. 1) ; puis « Le peuple de Dieu (ch.2) ; puis seulement une fois posé cet essentiel, envisager « La construction hiérarchique de l'Eglise... » (ch.3), etc.

Sur cette dimension d'une Eglise se concevant comme étant en son centre un pouvoir hiérarchique d'où dépend (descend) toute responsabilité, rappelons que, la même année 1926, l'abbé Cardijn inventait la JOC en Belgique, dont la responsabilité d'évangélisation « du milieu par le milieu » dépendait du « mandat » reçu des évêques et non au titre de leur propre baptême.

2. Curieusement une autre famille religieuse a connu 25 ans plus tard une mise à distance institutionnelle analogue de certaines de ses membres afin d'être libre de vivre davantage l'esprit de l'Institut. En 1975, au terme d'une assemblée générale des Sœurs des Missions Étrangères, quelques-unes d'entre elles quittaient officiellement l'Institut « pour une insertion plus profonde au milieu

restera en bonne relation avec l'Institut et rejoindra sa branche séculière, devenue plus tard l'Institut séculier « Vie et Foi »³. Que se serait-il passé sans ce double départ, de l'Institut en 1949, et pour le Brésil en 1956 ? Probablement rien pour les Auxiliaires.

Or nous retrouverons là, analogiquement, un même phénomène porteur de vie. Ce qui existe à la marge interpelle un jour l'institution qui finit par en reconnaître la fécondité et la validité. Tout comme les « Auxiliaires du Clergé » ont continué de porter en elles l'intuition « décléricalisée » de leur fondatrice, jusqu'à s'affirmer en 1983 habitées elles-mêmes par le sacerdoce de Jésus, Renée Delorme, sortie de la congrégation, attire dans son sillage brésilien trois sœurs qui vont y vivre elles aussi hors communauté. Et en onde de choc, la congrégation dont la mission est pourtant communautaire va accepter ces situations d'exception, jusqu'à envoyer plus tard d'autres sœurs à travers lesquelles des vocations brésiliennes naîtront.

En ce millénaire naissant, ne pourrait-on pas voir là une leçon de vie pour l'Église toute entière dans sa mise au service au nom de Jésus en des temps qui pour lui sont toujours nouveaux ? Saura-t-elle, cette Eglise, se laisser interpeller par ses membres qui vont répondre à la marge de qu'elle vit déjà, au lieu de les prendre en suspicion, quand ne les condamne pas ?

Implication pour la Vie communautaire

À ce sujet et à propos de l'envoi d'Anne Roy, il est écrit : « Envoyer une sœur seule au Brésil n'est pas admis dans la vie religieuse féminine. Le droit canon comme les constitutions de l'Institut ne le prévoient pas. La supérieure sollicite à Rome un indult de vie hors communauté ». Cependant, en général, les Constitutions des différentes familles religieuses entendent

des pauvres ». Cf., Diana Beatrix Viñoles, *Lettres d'Alice Domon, une disparue d'Argentine*, Éd. Karthala, col. *Signes des Temps*, 2016, lettre n° 68, p. 124.

3. Marie Galliod a fondé une congrégation religieuse et une branche séculière dont les membres vivraient du même esprit et s'engageraient par des vœux sans changer leurs conditions de vie de laïque.

d'abord par cette expression la dimension matérielle de « cohabitation et de commensalité ». D'où pour la première qui était envoyée rejoindre Renée Delorme, la demande auprès de Rome de vivre « hors communauté ». Cependant l'ensemble des quatre pionnières, bien que très dispersées dans l'immensité du Brésil, avaient une conscience très vive de vivre une réelle « communauté de partage ».

Nous avons là deux conceptions de la vie communautaire qui affleurent dans ce récit des soixante années des Auxiliaires au Brésil et qui donnent la chance de comprendre que la dimension matérielle n'a de sens qu'en vue d'une communauté d'esprit de ce qui fait la profondeur de la vie religieuse et apostolique. La cohabitation, et la commensalité qu'elle permet, peuvent être l'occasion d'une vie de prière ensemble et d'un réel partage de vie. Elles peuvent aussi être un moyen de résoudre des problèmes matériels ou de faire illusion sur sa finalité essentielle : seule la communauté de partage, qui suppose bien évidemment des moments et des lieux, n'a de sens à la suite de Jésus. Les pionnières nous l'auront rappelé. Et il ne faudrait pas oublier que ce n'est jamais un acquis.

Blocage dans l'Église encore aujourd'hui ?

Un événement pourrait passer inaperçu dans ce récit des 60 années de présence des Auxiliaires au Brésil. Il est pourtant révélateur d'une question d'une cruelle actualité pour l'Eglise d'aujourd'hui.

En arrivant à Utinga, les sœurs vont se partager les tâches selon les besoins du lieu et les capacités de chacune. Anne Roy va assurer « la pastorale sacramentelle : baptêmes, mariages, célébrations dominicales. Un prêtre vient célébrer l'Eucharistie de temps en temps ». Autant dire qu'elle fait quasi-fonction de curé sans avoir été ordonnée prêtre à la manière dont le sont certains hommes. Or « les gens sont très contents de "la Missa de *Irmã* (sœur) Ana", en réalité une célébration de la Parole avec homélie ». Mais voilà que « pendant ces mêmes années la CRB (Conférence des Religieux du Brésil) interroge les religieux sur la dérive possible de prendre la place des prêtres

manquants, sans avoir la possibilité de remplir toutes les fonctions qui leur sont dévolues et finalement de ne répondre ni à la vocation des prêtres ni à la leur » (Cf. le ch. 7).

Nous retrouvons posée ici la question du sacerdoce comme fonction hiérarchique, voire cléricale, ou comme dimension de la vocation baptismale donc commune à tout chrétien : c'est reprendre, quelque 50 ou 60 ans plus tard, la tension que l'Institution a connue lors de sa fondation entre le « projet » que les prêtres accompagnateurs lui avaient imposé, et l'intuition de la fondatrice Marie Galliod. Or, même si ce n'est pas le lieu d'en débattre, ne touchons-nous pas là une question d'une redoutable actualité pour l'Église catholique qui voit aujourd'hui, au moins en Occident, son « corps sacerdotal » se réduire comme une peau de chagrin, au point qu'il n'y a plus de célébrant en nombre pour couvrir le terrain et célébrer les Eucharisties ?

Sans pouvoir entrer dans une aussi large discussion que cette question mériterait, l'on pourrait se poser la question de savoir si, à la suite de la responsabilité de quasi-curé vécue par Anne à Utinga, faute de candidat homme pour devenir prêtre, l'ordination de femmes résoudrait le problème, ou si ce ne serait pas les cléricaliser comme le sont aujourd'hui encore les hommes qui le deviennent⁴. Sans entrer dans le fond du débat, nous pouvons nous demander si ce n'est pas toute la théologie dite des sacrements et donc le sens du sacré qui sont mis en question, et si l'intuition de Marie Galliod n'en posait pas déjà les jalons il y à un siècle ? Si « Les mœurs précèdent la loi »⁵, les règlements et les constitutions sont au service de la vie. Et non l'inverse !

4. Voir aujourd'hui en France cette même question posée depuis des décennies par les femmes, religieuses ou laïques, aumônières dans le monde de la santé, qui reçoivent en mode de confiance ultimes la confession de personnes en fin de vie, tandis qu'elles ne peuvent conclure cette démarche profondément humaine et à ce titre chrétienne, par un geste de réconciliation officielle qui scellerait la paix dont à besoin le (ou la) mourant(e).

5. Montesquieu, *L'Esprit des lois*, (1750).

La pédagogie ignatienne

Relevons une dernière piste significative qui travers et sous-tend tout ce livre : la pédagogie ignatienne. Il est clair qu'elle est service de l'épanouissement des personnes en les aidant à prendre la mesure de ce qu'elles sont au plus profond d'elles-mêmes. Il en résulte pour l'Institut des Auxiliaires de ne pas être contraint par un réseau d'œuvres bien déterminées mais, tout en veillant à maintenir la cohésion de l'ensemble, d'aider chacune à se situer là où elle se sent la plus apte à servir.

D'où la répartition des tâches déjà évoquée entre les trois sœurs arrivant à Utinga. D'où la gratuité de l'accompagnement des jeunes filles, en quête d'orientation de leur vie, parfois après un premier échec, avant même toute idée de « recrutement ». D'où aussi, en tout premier lieu dans ce livre, l'écoute accordée par quelques jeunes sœurs, et avec elle par l'Institut tout entier, à l'interpellation que leur adressait Renée Delorme.

Pleine gratuité, fruit de cette pédagogie respectueuse de la vie qui finit par permettre la découverte de nouvelles urgences à prendre en compte et le courage de se risquer à inventer des réponses jusque-là imprévisibles.

* * *

Il y aurait beaucoup à développer à propos des quelques points évoqués. Il y en aurait encore d'autres à relever.

Mais déjà, merci à nos Sœurs Auxiliaires de nous aider à renouveler la conscience de la profondeur de notre propre vocation baptismale, en faisant le point sur la manière dont elles vivent la leur, au moment de fêter l'anniversaire leur quatre-vingt-dix ans d'existence.

Robert Dumont
Directeur de la collection
Signes des Temps

1

À l'origine de l'institut, Marie Galliod

« Auxiliaires du Sacerdoce » ? Le nom évoque un service d'Église, une aide au clergé... mais encore. ? Quelle est la vocation de celles qui portent ce nom ? Leur histoire en dévoile divers sens que toute nouvelle arrivée enrichit et renouvelle. Quel commun dénominateur, quel esprit de famille, quel lien de consanguinité spirituelle relient entre elles les premières arrivées au Brésil, Renée Delorme, Anne Roy, Elisabeth Moreaux et Thérèse Dreyer, décédées aujourd'hui ? Des Brésiliennes ont pris leur relais et font communauté avec quelques Françaises. Le recours à la fondation est une étoile qui tantôt éclaire, tantôt disparaît. Son souvenir laisse un goût d'inachevé, le sentiment d'un combat entre la folie d'une inspiration et la sagesse humaine, entre la contrariété des événements et le désir d'adhésion à l'aujourd'hui de Dieu parmi les hommes.

Ce premier chapitre retrace l'origine de l'institut, le bourgeon qui lui a donné naissance en 1926 et a permis trente ans plus tard le premier départ au Brésil.

Une famille de Savoie au tournant du xx^e siècle

Marie Galliod naît sur une terre qui lui restera toujours chère. « Qu'elle est belle ma Savoie ! » chante-t-elle au cours de ses promenades sur le versant sud du Beaufortain, le versant

du soleil, ou en arpentant les contreforts du massif de la Vanoise. « Aime », village de Haute Tarentaise au nom prédestiné, sis au confluent de l'Isère et de l'Ormente, fier de ses souvenirs de l'époque gallo-romaine, de sa magnifique basilique romane Saint-Martin et de son église Saint Sigismond, fleuron de l'art baroque.

Née à la fin du XIX^e siècle dans une famille de tradition catholique, Marie appartient à un milieu ouvert sur le plan social et conservateur sur le plan politique. Son père est engagé sur la paroisse et sur la commune d'Aime dont il sera maire de 1897 à 1900. Sa mère est plusieurs années présidente de la confrérie du Rosaire qui rassemble les personnes pieuses de la paroisse.

Chez les Galliod on ne cache pas ses convictions, on défend la foi contre vents et marées. De marées il n'y en pas dans ce pays de montagne, mais des vents contraires soufflent en ce début de siècle. La querelle scolaire, le ralliement à la République, les lois de Séparation de l'Église et de l'État divisent la nation et le monde catholique. L'Église de France vit sur la défensive, rejetant une éducation sans Dieu, inconcevable pour elle. Aussi est-elle attaquée dans son clergé, ses écoles, ses congrégations religieuses. Louis Galliod en a fait les frais, il espérait succéder à son père comme notaire à Aime mais un fonctionnaire anticléricale le fait nommer en Bretagne, à l'autre bout de la France. Attaché à sa Savoie natale, il renonce à une carrière qui lui aurait valu plus de considération sociale et d'aisance matérielle. Il mettra sa compétence juridique au service de la population et vivra modestement de l'exploitation de vergers appartenant à la famille.

Une famille profondément chrétienne. Tante Caroline, célibataire et marraine de Marie, jouera un rôle déterminant dans le développement de sa filleule. Après le décès de son fiancé en 1868 lors de la grande crue de l'Ormente, elle ne quitte pas la maison familiale où son frère choisit de s'établir lors de son mariage en 1884. Selon les mœurs du temps, la jeune épouse dut s'accommoder de la présence de sa belle-sœur, de treize ans son aînée, et partager avec elle le rôle de maîtresse de maison, voire de mère de famille.

Caroline Galliod s'occupe en particulier de l'éducation religieuse de sa filleule. Elle lui inculque la dévotion au Cœur de Jésus, « qui a tant aimé les hommes et ne reçoit en retour qu'ingra-

titudes » (sainte Marguerite Marie) et les pratiques dont elle s'est nourrie durant ses années de pension à la Visitation de Chambéry.

Quand, en mai 1903, les Sœurs de St-Joseph seront priées, par arrêté préfectoral, de quitter Aime, Tante Caroline organise à la maison une garderie de tout petits pour aider les mères qui travaillent et en même temps trouver des ressources pour l'école paroissiale que son frère et deux amis cherchent à rouvrir. Attention au milieu et réactivité aux événements imprègnent la jeune Marie. Elle apprend des siens le sens du service gratuit. En retour elle manifesterait jusqu'à la fin de sa vie de la gratitude pour ceux qu'elle reçoit.

Marie Galliod a habité Aime durant les deux tiers de son existence (1886-1935). Enracinée dans sa famille, sa région et son époque, elle a su en dépasser les limites et léguera à ses sœurs un désir de proximité à l'environnement et d'ouverture à l'actualité de leur temps.

Lumière au sein de diverses tensions

En 1907 sous la pression de prêtres et de chrétiens qui n'acceptent pas ses positions républicaines, l'évêque de Moutiers, Mgr Lacroix, se voit contraint de donner sa démission. Marie souffre de tels événements, d'autant plus qu'elle est elle-même l'objet d'incompréhensions. Elle est fervente lectrice du *Noël*¹ qui encourage les jeunes filles à se donner pour défendre la foi chrétienne attaquée. Désavouée dans ses initiatives par le curé de sa paroisse, elle renonce au patronage qu'elle a mis en route, mais ne capitulera pas quand il s'agira d'aider les soldats mobilisés pendant la guerre de 14-18. Appuyée par l'évêché et contredite par son curé, elle écrit à Rome pour savoir vers qui se tourner. Son initiative étant encouragée, elle maintient l'ouvrage où sont préparés les colis qui seront envoyés au front. Loin d'ébranler sa confiance, ces événements forgent en elle un sens très réaliste de l'Église.

1. Journal pour enfants puis jeunes filles, créé par les Assomptionnistes (la Bonne Presse) en 1895. Le Père Claude Allez en sera le directeur jusqu'à sa mort en 1927.

Les tensions intérieures ne sont pas moindres. À Noël 1911 elle reçoit une lumière qui la bouleverse et sera un phare pour sa vie entière. Malade, elle se lève subitement pour écrire sur un mauvais bout de papier la pensée qui vient de la saisir : faire quelque chose pour le sacerdoce², fonder une œuvre, rassemblant religieuses, laïques associées ou en recherche. Le but : prier, s'offrir et agir pour que les prêtres soient de saints prêtres ; elle les voudrait d'autres christes ! Mais elle sent que son intuition doit encore mûrir. Elle aimerait trouver un prêtre à qui parler mais portera seule son secret durant des années. Les événements lui sont contraires : la guerre ne facilite pas les relations ni les regroupements. À la maison, elle soigne père et tante malades. L'avenir est sombre, elle vit au jour le jour, au fil du présent qui l'ouvre à son Seigneur « caché sous l'enveloppe de la personne que je vois en ce moment ».

Après le décès de son père et de sa tante, Marie emménage à Chambéry avec sa mère en 1919. Là elle trouve à qui se donner : patronage dans une paroisse populaire (St-Pierre de Maché), cercle des jeunes travailleuses, et surtout le cercle Sainte-Marie où les jeunes filles engagées trouvent nourriture à leur vie apostolique. Chacune prépare à tour de rôle une causerie sur un sujet qui lui tient à cœur. Marie y fera huit causeries.

Une amie, Hélène Caye, la met en relation avec l'abbé Théophile Paravy, directeur des œuvres et aumônier du lycée. Ce Savoyard, abbé démocrate³, est ouvert à l'innovation mais réticent à toute forme de mystique. En août 21, Marie lui confie son projet qui commence par ces mots : « Restauration de la société par le Cœur agissant de Jésus ». M. Paravy est perplexe, il ne sait que penser et doute de l'authenticité de la confidence qui lui est faite. Marie se croit dès lors dans l'illusion. Avec beaucoup de sagesse, il lui propose l'année suivante de suivre une retraite dont le prédicateur est un de ses amis : M. Thellier de Poncheville. Tous deux sont prêtres de saint François de Sales.

Soucieux des prêtres qui vivent un statut nouveau dans la république laïque, M. Thellier écoute Marie et se sent de suite

2. À l'époque de façon générale et pour beaucoup aujourd'hui, le « sacerdoce » désigne les prêtres.

3. Courant de prêtres ouverts à la réforme sociale dans la ligne de l'encyclique de Léon XIII *Rerum novarum* (1891).

en connivence avec les propos qu'il entend. Conférencier aux Semaines sociales, il a décidé récemment⁴ de se donner en priorité aux ministères qui contribuent au soutien des prêtres et à leur vie spirituelle : retraites, confessions, direction spirituelle.

La rencontre est doublement décisive : d'abord elle rend la paix à la future fondatrice. Grâce à l'enseignement reçu, elle réalise que la dévotion au Cœur de Jésus, son désir de sainteté des prêtres et ses rêves apostoliques ont une unique et même origine. Le Cœur de Jésus et son Sacerdoce sont deux noms d'une même réalité. L'amour ouvre le chemin à Dieu, il est prêtre. Le « sacerdoce » ne se rapporte pas d'abord aux ministres ordonnés mais à Celui qui en est la source. Comme M. Thellier, Marie adopte l'expression employée naguère par le Père Déhon : « le Cœur sacerdotal de Jésus »⁵. Homme de décision et de relations, M. Thellier aide Marie sur un deuxième plan : mettre en œuvre l'inspiration reçue onze ans plus tôt. À l'approche de Noël 1922, il écrit à son ami Paravy : « Il faut agir ». La congrégation peut naître.

L'évêque d'Autun est sollicité, Mgr Chassagnon accueille le projet, la Visitation de Paray-le-Monial ouvre ses portes : Marie pourra recevoir une formation religieuse sous la direction de Mère de Sugny. Elle y vit neuf mois et, à l'instigation de M. Thellier, fait un stage à l'École Sociale de Paris. Fin 1923 une maison est trouvée à l'entrée de laquelle on peut lire l'inscription : « Bethléem ». Première communauté dans une maison du centre-ville de Paray qui donnera le ton à celles qui suivront : les Auxiliaires choisiront l'habitat ordinaire du milieu où elles sont envoyées.

Crise et développement

L'année suivante, elles sont douze, la maison est trop petite, un déménagement s'impose. Celui-ci faillit emporter la fondatrice ! Le marbre d'un secrétaire tombe sur sa tête, elle est aussitôt emmenée à l'hôpital proche. Que se passe-t-il pendant

4. Dans son journal spirituel, 10 septembre 1920. Ce journal est conservé aux Archives de la Congrégation.

5. J. Dehon, *Le cœur sacerdotal de Jésus*, Casterman, Paris-Tournai, 1907.

ses dix jours d'absence ? À son retour le climat heureux s'est envolé, des silences et des chuchotements ont remplacé l'atmosphère claire des débuts. Marie est remise en question, plusieurs voudraient imposer leurs vues à la communauté. La crise va durer plusieurs mois, Mgr Chassagnon écoute les unes et les autres et finit par trancher le conflit : « Si vous désirez la vie religieuse, il faut en accepter l'autorité ». Les personnes arrivées sur la proposition de M.Thellier étaient d'ardentes apôtres, soucieuses du rayonnement de l'Église et des prêtres. Plusieurs quitteront les mois suivants, appelées sur un autre chemin que celui de la vie religieuse.

Marie reste meurtrie de l'évènement, d'autant plus que MM. Paravy et Thellier de Poncheville s'en sont mêlés. Le premier garde un doute sur sa personne et le second soutient de près celles qu'il a orientées vers Bethléem. Ils se communiquent leurs inquiétudes. Soupçonnée par ceux en qui elle avait confiance, elle prend conseil de Mgr Chassagnon qui lui propose d'aller voir les pères jésuites résidents à Paray-le-Monial. Après plusieurs entretiens avec le Père Monier-Vinard, Marie se sent écoutée et encouragée. Une retraite selon les exercices de saint Ignace lui donne confirmation de sa voie. Marie découvre alors que la pédagogie ignatienne est celle qui convient à la formation spirituelle et apostolique des Auxiliaires.

La paix est revenue dans la communauté, les vocations arrivent nombreuses. En 1925 peut se réaliser une première fondation locale en Bresse déchristianisée. Marie accorde moins d'attention au type d'activités que les sœurs engagent qu'à la manière dont elles s'en acquittent : dépossession d'elles-mêmes et confiance en Dieu qui se donne Lui-même :

Ce ne sont pas les discours des hommes qui donnent Dieu aux âmes, ni les paroles qui convertissent : Dieu seul se donne Lui-même. Il faut être rempli de Lui...

Que celles appelées à un rôle extérieur l'accomplissent tout simplement en s'effaçant. Que celles appelées à travailler dans l'ombre et le silence s'effacent amoureusement...⁶

6. Causerie aux Sœurs, décembre 1928

En 1926 Rome reconnaît la congrégation des « Petites Auxiliaires du Clergé » et lui donne le but d'« aider le clergé dans son action apostolique ». Marie parlait des *Auxiliaires du Cœur de Jésus Prêtre*, elle pensait au service de la société et de l'Église, à la prière pour les prêtres. L'influence de M. Thellier a pesé : sensible à la vie concrète des prêtres il voit les auxiliaires les aidant dans les paroisses et à leur service dans les presbytères. Un nouveau conflit éclate lors de la rédaction des constitutions. Les sœurs refusent le service matériel des presbytères auquel tient M. Thellier. Elles sont taxées d'orgueilleuses, mais finissent par obtenir gain de cause.

Pendant près de quarante ans, les Auxiliaires exerceront leur action au sein des paroisses. Il faudra l'expérience des prêtres-ouvriers et l'impulsion du Concile Vatican II pour qu'elles envisagent de sortir de ce cadre. Très vite la nécessité de gagner leur vie s'était imposée à elles. En 1939 une sœur de Mâcon commence à exercer le métier d'infirmière sur la paroisse saint Clément. D'autres suivront. Dix ans plus tard une « tricoterie » est installée à la maison-mère, elle durera quelques années, puis seront formées des travailleuses familiales. Il faut attendre 1966 pour que soit pris un engagement professionnel hors d'une structure ecclésiale⁷.

L'abandon du nom « Petites Auxiliaires du clergé » s'est fait progressivement. La désignation « Auxiliaires du Sacerdoce » date de 1983, elle reste ambiguë dans la mesure où le terme « sacerdoce » équivaut à « prêtre » pour la plupart des chrétiens. Dans toutes les religions, le sacerdoce désigne ceux qui sont chargés d'établir la relation avec le divin. Jésus ne s'est jamais mis du côté de la caste des prêtres⁸, sa vie est toute entière relation au Père et relation aux hommes. Jésus a mis en avant l'amour du prochain, la béatitude des pauvres. Il a voulu des apôtres, « il les a fait douze pour être avec lui et les envoyer prêcher » (Mc 3, 14), montrant par là qu'il tient à la cohésion de ses disciples dans une

7. Françoise Vernochet est embauchée pour travailler dans une cantine d'entreprise à Bobigny.

8. Dans le Nouveau Testament, seule l'épître aux Hébreux attribue au Christ le titre de « prêtre », non dans une fonction liturgique mais dans sa relation au Père et aux hommes. C'est sa vie même qui est sacerdotale. Voir l'Annexe 1 en fin de ce chapitre avec quels mots les Auxiliaires expriment le sens du sacerdoce qui est le leur.

mission qui les dispersera. Marie Galliod a voulu que ses filles soient « prêtres », de ce sacerdoce de la vie et de l'amour qui, à la suite du Christ, se rend présent aux petits et aux pauvres.

En 1932 sa pensée est arrivée à maturité. Le Cœur sacerdotal du Christ embrasse l'humanité entière. Elle le dit dans un texte que les Auxiliaires aimeront citer :

Humbles Petites Auxiliaires du Cœur de Jésus-Prêtre, nous devons contribuer, pour notre modeste part, à révéler au monde par notre conduite et par nos œuvres ce qu'est l'amour immense, insondable du Fils de Dieu, Prêtre Éternel, pour l'humanité. Nous devons vivre, en une certaine manière, le Sacerdoce du Christ, entrer dans le grand et perpétuel mouvement de son Cœur Sacerdotal et donc avec Lui, nous offrir, et nous immoler sans cesse, pour la gloire de son Père.

Voilà l'esprit de l'Institut, mes Enfants. Mais cet esprit n'est pas infus dans vos âmes. Vous l'avez reçu, vous devez sans cesse le recevoir, l'alimenter, le fortifier, l'intensifier, l'agrandir.

C'est du Cœur même de Jésus-Prêtre que la Congrégation a reçu l'esprit qui fait sa vie, sa force, sa durée⁹.

Marie n'aura pas le temps de voir la progression de la congrégation dont elle est l'initiatrice. Sa santé décline rapidement. L'œuvre à peine née doit pouvoir se passer d'elle. La fondatrice entrevoit sa mort à la suite de Celui qui « s'est fait en tout semblable à ses frères afin de devenir grand prêtre miséricordieux » He 2, 17. De son lit de malade elle suit la construction de la maison-mère et les fondations locales. En écho à la parole de Jean Baptiste « Il faut qu'il grandisse et que je diminue » Jn 3, 30, elle s'entend dire : « J'ai besoin qu'on sache disparaître pour que je paraisse. » Elle décède le 26 octobre 1935 à l'âge de 49 ans.

L'héritage

L'histoire de Marie Galliod fait apparaître une relation à Dieu et aux autres, traversée de tensions et de conflits. Les

9. Aux Sœurs, le 3 décembre 1932

solutions parfois longuement recherchées donnent à son intuition un visage humain et le poids du réel. S'élabore ainsi une tradition où spiritualité et rapport à la société s'appellent mutuellement et s'articulent progressivement.

Tension intime pour déterminer le bien-fondé de son intuition : vient-elle de Dieu ou est-elle illusion (1922) ? Marie s'est adressée à quatre prêtres¹⁰ avant de trouver celui qui lui fera confiance et la confirmera dans sa voie. À l'école de saint Ignace, elle apprendra à discerner l'origine de ses désirs, à reconnaître la voix de l'Esprit dans la succession de ses pensées. Cette école de la liberté structurera la formation des Auxiliaires et les libérera d'une dépendance trop étroite au clergé.

Au départ, Marie se laissait conduire par les événements et l'obéissance aux prêtres¹¹. On ne trouve pas d'allusion à la politique dans ses écrits. Mais ses engagements de jeunesse, ses différents choix montrent une réelle présence à la société. À Chambéry, elle choisit comme conseiller un abbé démocrate acquis aux nouvelles idées sociales. À l'époque elle imagine ses sœurs « dans les rues, dans les maisons, sur les places publiques, dans les écoles et les œuvres »¹².

La première génération d'Auxiliaires est pourtant restée massivement au service des paroisses. Le travail sur les textes du Concile a renouvelé le rapport de l'Église au monde ; celui-ci a sa consistance propre. Le travail fait partie de la condition humaine. Dorénavant les raisons alimentaires ne seront plus les seules à le justifier. Participer aux combats pour la justice et la dignité des plus petits motivera beaucoup d'apôtres. Le retour aux sources et à l'origine de l'institut demandé aux religieux par le Concile¹³

10. D'abord son cousin prêtre Victor Dunand qui était au front, puis le Père Claude Allez, directeur du journal *Noël*, ensuite les Pères Paravy et Thellier de Poncheville.

11. On trouve de nombreuses exhortations à cette obéissance dans la littérature ecclésiastique de l'époque. Ainsi Pie X dans l'encyclique du 11 février 1906 : « Quant à la multitude, elle n'a pas d'autre devoir que celui de se laisser conduire et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs. »

12. Texte écrit en août 1921 quand elle a décidé de s'ouvrir de son projet à M. Paravy, avant sa rencontre avec M. Thellier de Poncheville.

13. En particulier le chapitre 5 de la constitution sur l'Église et le décret sur la rénovation adaptée de la vie religieuse.

remet au jour des textes de Marie Galliod qui consonnent avec cette nouvelle perspective¹⁴.

La tension entre l'institution religieuse et une vie apostolique de plein-vent ne se dissipera pas. François d'Assise a été contraint d'écrire une règle qui lui semblait freiner l'inspiration. Ignace a réussi à articuler liberté des personnes et solidité de l'institution. Marie Galliod a désiré et maintenu l'insertion en plein monde sans couvent, ni costume particulier. Branchée sur le royaume de Dieu, elle ne s'est pas laissé guider par la visibilité de l'action, mais par la motivation qui l'inspire. Le statut de la vie religieuse allait de soi à l'époque, c'était la manière pour les femmes de se consacrer à Dieu et de vivre un apostolat. L'Église protège l'institution et ses règles qui à la fois précisent l'objectif, assurent la cohérence du groupe et... alourdissent sa marche. Tout au cours de l'histoire de la congrégation, cette tension suscitera bien des discussions, voire des départs. La majorité de celles qui ont quitté reconnaissent que la spiritualité et la formation reçue les ont structurées.

Enfin le conflit né lors de la rédaction des constitutions montre la tension inévitable entre des clercs opérationnels et des femmes plus sensibles à la relation et à l'intériorité. La fidélité de Marie à son inspiration et le soutien de ses sœurs ont eu raison des positions pragmatiques de ses interlocuteurs.

Cette relecture de l'élan fondateur et des conflits de l'origine sous-tend les récits qui vont suivre. Animées du même esprit, sans œuvres à elles, disponibles à la mission, les Auxiliaires travaillent dans des lieux divers sans publicité. Elles doivent à la solution des conflits de ne pas avoir été cantonnées au service des paroisses et des presbytères et de bénéficier de la formation ignatienne. Marie Galliod souhaitait des personnes libres et détachées d'elles-mêmes, capables d'aller au bout du monde si nécessaire. Certes, toutes ne le vivront pas avec la même force. Les pionnières et les communautés du Brésil écrivent une page de l'histoire de l'institut qui ne trahit pas leur fondatrice.

14. Le chapitre de 1968 met en parallèle des textes de Marie Galliod avec des textes de Vatican II.

ANNEXE 1

Vous avez dit « sacerdoce » ?

Voici des textes repris de la rubrique « sacerdoce » du site internet des Auxiliaires : www.auxiliaires-du-sacerdoce.com.

Le sacerdoce de Jésus Christ

En Jésus, Dieu s'est fait proche pour que nous puissions le connaître comme Père et créateur, comme un père passionné pour notre vie et respectueux de notre liberté. Bref, **il s'est fait proche pour que tous aient accès à Lui** tel qu'il est. Jésus a donc manifesté le plus divin dans le plus humain...

Les bergers de Bethléem, les mages d'Orient, le vieillard Siméon ou les petits enfants qui viennent à lui, André et Pierre pêcheurs du lac, Zachée le percepteur, Bartimée le mendiant aveugle, la femme aux sept maris ou celle qui couvre ses pieds de baisers, Marthe la ménagère ou Marie qui s'assied à ses pieds pour l'écouter, ceux de la première heure ou le bon larron de la dernière heure, Joseph membre du Conseil ou le Centurion romain, **TOUS, oui TOUS ont accès à Dieu**. Dieu n'est plus réservé à certains qui seraient désignés pour cela ou qui seraient plus parfaits que d'autres : son alliance est pour tous. C'est cela que l'on appelle « le sacerdoce » du Christ : une manière de mettre en lien tout homme avec le Dieu qu'il appelle « **Père** ».

Mais tous ne l'ont pas reconnu, tous ne l'ont pas accueilli. **Cet amour était trop fou, il dérangeait**. Jésus a été jugé et condamné à mort. Sa manière de mourir a signé sa manière de vivre : il a aimé jusqu'au bout et son amour ne s'est pas imposé. Mais le troisième jour, Dieu l'a ressuscité. Le Père a donc contresigné ce destin : le Dieu de Jésus n'est pas un Dieu qui s'impose. Tout au contraire, il se propose, il s'offre à notre accueil et à notre refus. C'est en respectant nos libertés qu'il nous manifeste une vie plus forte que toute mort et toute violence, une vie totalement filiale (disant encore Père au moment où la vie le quitte) et totalement fraternelle (livré sans

défense à ceux qui le rejettent) ; c'est en respectant nos libertés qu'il nous ouvre accès à Lui.

Ressuscité, Jésus-Christ nous livre son Esprit filial et fraternel. Par lui, nous entrons dans l'expérience de Jésus : celle d'un fils, d'une fille, émerveillés de Dieu, trouvant son bonheur à l'accueillir et à lui dire merci d'être si proche ; celle d'un frère, d'une sœur, tellement assurés d'avoir un Père, qu'ils se risquent, contre la jalousie et la violence qui les menacent, dans des relations fraternelles. C'est ainsi que nous devenons « comme un temple », c'est là « le culte en esprit et en vérité ». En effet, quelques jours avant de mourir, Jésus avait dit : « mon corps, c'est pour vous », une manière de dire : « ma vie, mon style de vie, c'est pour vous ». Il suffit d'avancer librement vers lui et d'ouvrir les mains, c'est ce que nous rappelons à chaque messe, à chaque eucharistie, lorsque nous communions. L'accès à Dieu est vraiment ouvert puisque nous devenons ainsi des fils (filles) et des frères (sœurs), puisque nous devenons ainsi plus humains et donc plus « divins ». **La croix devient alors en vérité le signe de l'alliance entre Dieu et les hommes.**

Le sacerdoce commun de tous les baptisés

C'est tout simple : avec et par le Christ, s'en remettre au Père en toutes choses. Tout ce qui fait notre vie est le lieu de l'approche de Dieu... Notre histoire est histoire de l'accès à Dieu. Notre vie devient le vrai temple, le temps sacré, le vrai sacrifice de la foi vécue au cœur de la charité. Ainsi c'est toute l'existence humaine qui est sacrée, tout le profane qui est sacré. Et parce que cette remise, cette confiance, cette foi, libèrent un chemin d'amour des autres et de soi, le sacrifice est vraiment pour nous le secret d'une vie plus humaine. C'est le but de la création, cela rend gloire à Dieu, c'est le véritable culte.

Mais si des hommes sont, par grâce, agents d'un sacrifice, ils forment un sacerdoce nouveau. Ils forment un peuple où chacun a accès à Dieu. C'est l'épître de Pierre qui l'affirme :

Vous êtes édifiés en maison spirituelle, pour constituer une
sainte communauté sacerdotale (1 Pierre 2, 5).

L'accès à Dieu n'est donc pas réservé à quelques-uns mais ouvert à tous. Et cet accès est tout un chemin puisque ce sont les textes les plus tardifs du Nouveau Testament qui en parlent : il a fallu le temps de comprendre.

Le ministère du prêtre

Zacharie, le père de Jean Baptiste, appartenait à une de ces classes sacerdotales, dont chacune était de service, à tour de rôle, pour les sacrifices quotidiens du matin et du soir. Ces sacrifices comportaient l'immolation d'animaux et des offrandes d'encens. Il s'agissait d'un culte de louange. Ce sacerdoce était exercé exclusivement par les membres de la tribu de Lévi.

Voilà pourquoi le rédacteur de l'*Épître aux Hébreux* pouvait écrire :

Si Jésus était sur terre, il ne serait pas même prêtre, la place étant prise par ceux qui sont établis par la Loi pour offrir les dons (He 8, 4).

Jésus, en effet, n'est pas de la tribu de Lévi, mais de la tribu de Juda. Ce constat montre à l'évidence que le sacerdoce du Temple et le sacerdoce de la nouvelle Alliance, dont est revêtu le Christ, sont fondamentalement différents (extrait de *Signes d'aujourd'hui* n°194).

Comment voyons-nous alors les prêtres ? Evêques et prêtres sont signes du Christ Pasteur, ils sont « sacrements », signes visibles du sacerdoce de tous. Sans le ministère des prêtres nous irions à Dieu individuellement, mais, dit Vatican II :

Dieu n'a pas voulu sanctifier et sauver les hommes individuellement, mais plutôt faire d'eux un peuple¹⁵.

15. *Lumen Gentium*, n° 9.

Auxiliaires du Sacerdoce

Nous entrons pleinement dans cette vision sacramentelle du peuple de Dieu, nous nous sentons en connivence avec le ministère des prêtres et aussi celui des diacres, signe du Christ Serviteur, rappel que le don de Dieu se fait service de la charité. Nous rendons grâces pour les différentes fonctions données à l'Église et prions pour que chacun de nous remplisse la sienne à sa juste place.